SANS PEUR,

PAR

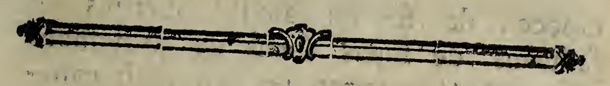
LE CITOYEN SANS FARD,

Sur les affaires préfentes & futures.

Ouvre les yeux, François, prends, lis & profite.

A SANS DÉTOUR,

Chez SANS GÊNE, Imprimeur de la vérité rue du Patriotifme.



SANS PEUR,

PAR

LE CITOYEN SANS FARD;

Sur les affaires présentes & futures.

CHAPITRE PREMIER.

GARDE NATIONALE.

Citoyen & soldat sont deux mots contradictoires.

LA République Romaine, qui comprenoit la moitié du monde, n'avoit pas, sous ses enseignes, autant de combattans, que de nos jours des pays qui ne formoient qu'une de ses provinces. Tous les soldats de cette République étoient Citoyens Agriculteurs, de sorte qu'il restoit beaucoup de bras pour défendre la Patrie; mais nos troupes ne sont composées que d'Artisans de toute

eſpece, de fils de famille libertins ou fainéans de ſujets ſortis de profeſſions oiſives & ſédentaires, les gens de la campagne en font la moindre partie. Cependant l'Agriculture, la mere nourrice de ce Royaume, eſt négligée, & c'eſt dans une pareille poſition qu'on a imaginé de décupler, de centupler la Milice Nationale. Quel avantage en retirera-t-on ?

Une multitude de bras enlevée à l'Agriculture, qui en eſt déjà ſi peu pourvue, offrira à nos yeux éblouis le ſpectacle ridicule d'une armée innombrable, compoſée des trois quarts des Citoyens qui abandonneront leurs états, leur commerce, leur devoir de Citoyen, pour porter un uniforme.

Les campagnes ſeront épuiſées de Cultivateurs ; le germe nourricier de l'Etat manquera ; la famine détruira le ſperme de la puiſſance de l'Empire ; nous n'aurons plus de Citoyens, mais nous aurons des légions prodigieuſes, de la cavalerie, de l'infanterie ſans nombre ; enfin, de tout, excepté du pain.

Tous les Citoyens devenus Soldats négligeront leurs autres devoirs ; les bonnes mœurs, la baſe la plus ſolide de la puiſſance des Empires, s'évanouiront ; car l'on ſçait que de tout temps les mœurs des

Soldats ſont fort diſſolues, & que l'incontinence a toujours été plus grande parmi les gens de guerre, que dans les autres ordres de Citoyens.

Outre pluſieurs raiſons qu'on pourroit en rapporter, l'on ſe contentera de dire que celui qui porte un uniforme a toujours joui de la conſidération qui donne le courage, ſur-tout auprès des perſonnes du ſexe le plus foible, flattées de trouver dans un amant un intrépide défenſeur, car elles ſuppoſent que l'uniforme donne la valeur.

La corruption n'eſt pas encore univerſelle, mais en faiſant un ſoldat de chaque Citoyen, l'on introduira la dépravation chez le peuple, proprement dit, créateur des ſubſiſtances, réparateur de l'eſpece humaine, du peuple en qui réſide l'eſſence, la force & la vie de la Nation. C'eſt un bien ineſtimable ſans doute que cette maſſe principale ſoit exempte de corruption; tant qu'elle en ſera préſervée, l'État ne périra point; mais ſi l'on fait des François un peuple de ſoldats, la corruption s'étendra ſur toutes les contrées de la France, & l'on ne pourra jamais la bannir des lieux où elle aura pénétré.

La vieille chimere de faire des SOLDATS CITOYENS a paſſé par la tête de plus d'un novateur; on l'a reſſuſcitée derniérement,

& un aveugle enthousiasme s'est emparé de tous les François ; mais ne sçait-on pas que dans nos mœurs, que dans toutes les constitutions des Etats de l'Europe, à l'exception du Corps helvétique, *Citoyen* & *Soldat* sont deux mots contradictoires, que les vertus respectives de ces deux êtres offrent un contraste parfait ; que les identifier, c'est commettre une absurdité palpable ; c'est créer un monstre dans l'ordre moral qui ne seroit, ni Soldat, ni Citoyen, ou pour mieux dire, & qui seroit mauvais Citoyen & mauvais Soldat.

Si le Corps helvétique s'écarte des autres constitutions en ce point, c'est qu'habitant un sol ingrat, il ne trouve d'autres ressources pour exister que de se mettre à la solde des autres Puissances.

L'on sçait que le métier des armes n'est pas un métier de raison ; que c'est un métier contre nature ; qu'il faut, sans cesse, en étouffer les mouvemens ; que dans ce métier, il ne faut pas que les mœurs soient trop douces ; quel contraste avec celles qui conviennent à l'urbanité & à l'aménité du Citoyen !

On a déjà vu que la Garde-Nationale-Parisienne, par l'ignorance & l'oubli des formes, par l'omission d'un fait ou la négligence d'une circonstance essentielle, a

mis en danger plusieurs innocens, & qu'en dispensant cette Milice des formes, les Citoyens sont soumis à un arbitraire d'autant plus effrayant, qu'il est exercé par plus de cent mille hommes toujours armés.

Ne voit-on pas quel despotisme affreux naîtroit d'une paréille organisation?

Ne voit-on pas qu'une main-forte, si redoutable, qui réunit la qualité de Juge, de partie, de dénonciateur & d'exécuteur, inspire à la société allarmée plus d'effroi que de confiance.

Les Districts, les patrouilles, les factionnaires, les Gardes les plus ignorants, autorisés par la Municipalité, enlevent, sans distinction, les livres, brochures & feuilles périodiques, sous prétexte qu'elles sont défendues, quoique ces livres soient bons & licites, de sorte qu'ils ruinent de malheureux Colporteurs, des marchands de nouveautés, parce que leur intelligence bornée ne leur permet pas de discerner le bon d'avec le mauvais, l'apparence d'avec la réalité.

Le défaut de capacité, d'intelligence des regles, joint à l'impéritie & même à la sordide curiosité du plus grand nombre des Gardes-Nationales, leur fait dépouiller le Citoyen honnête, mais infortuné, de sa propriété qui doit être sacrée.

Ne voit-on pas de ces patrouilles traîner des habitans dans les prisons, non-seulement pour le sujet le plus léger, mais sur le plus frivole prétexte ; & ce qui fait frémir, ne les voit-on pas quelquefois, par une fausse idée de devoir, menacer de faire feu sur le Citoyen qu'elles sont chargées d'arrêter, & même s'exposer, comme dans des villes de guerre, à l'assassiner à coups de fusil s'il fuyoit.

La loi martiale d'un côté, l'espionage autorisé de l'autre, dont on parlera ci-après, occasionnent tous ces malheurs ; l'arbitraire impitoyable, exercé par les Districts armés, par les Gardes Nationales chargées de secourir les Citoyens, rend leur calamité d'autant plus accablante & inévitable, que cet arbitraire est autorisé par les Représentans de la Commune de Paris.

Puissent l'humanité & la saine politique leur faire envisager que leurs places ne sont point inamovibles, & qu'en rentrant un jour dans la classe des Citoyens, ils seroient exposés eux-mêmes à cette férocité militaire, à cet arbitraire qu'ils auroient établi pendant quelques jours d'un pouvoir éphémere ; ou puisse plutôt la voix de la patrie & de la gloire les faire réfléchir, & réformer des arrêtés si contraires à la saine

politique & à l'avantage des Citoyens qu'ils ont l'honneur de conduire! ils connoîtront qu'il ne faut pas confondre une Garde Bourgeoise avec une Garde Nationale, &c. &c. &c.

CHAPITRE II.

De la délation

Scire volunt secreta domus, atque indè timeri. Ils veulent sçavoir les secrets d'une famille & par là se faire craindre.

La Municipalité proposa des prix à celui qui dénoncera un Citoyen suspect; l'on demande s'il est avantageux de faire de tous les Citoyens autant de Bourreaux, en armant leurs bras pour la vengeance publique qui n'a très-souvent pour prétexte qu'une vengeance particuliere, ou un intérêt personnel?

Faire de telles loix, c'est annoncer la foiblesse & l'inaptitude des Administrateurs. Celui dont l'intelligence est jointe à la vigilance & à la prévoyance n'a pas besoin du secours d'un espion.

Admettre l'espionage, c'est renverser toutes les idées de morale & de vertu qui sont déjà si chancelantes dans l'esprit de l'homme. D'un côté, les loix punissent le

trahiſon, ne ſeroit-il pas abſurde ou dangereux qu'elles l'autoriſaſſent de l'autre?

D'une main, le Légiſlateur ſerre les liens du ſang & de l'amitié, & de l'autre, par une funeſte inconſéquence, il récompenſeroit celui qui les briſeroit.... Toujours en contradiction avec lui-même, tantôt il inviteroit à la confiance les eſprits ſoupçonneux des hommes, tantôt il ſemeroit la défiance dans tous les cœurs.....

Pour prévenir un crime, il en feroit naître cent. Ce ſont-là les expédiens des Municipalités foibles, dont les chefs ne ſont point encore rompus dans le grand art de gouverner les hommes avec ſageſſe, & qui ſe trouvent accablés du poids d'une adminiſtration dont ils ne connoiſſent pas les reſſorts.

C'eſt ignorer que la réunion de la morale & de la politique eſt le fondement néceſſaire du bonheur des Nations; & que des loix qui récompenſent la trahiſon, qui excitent une guerre clandeſtine & des ſoupçons réciproques entre des Citoyens, s'oppoſent à cette réunion qui rendroit aux François la félicité & la paix depuis ſi long-temps deſirées. Mais ſi, par hypothèſe, des Citoyens déclaroient ſuſpects quelques chefs de l'adminiſtration, & que ces Citoyens fuſſent honnêtes, mais du

bas étage, ſans crédit, ſans richeſſe, ſans puiſſance, ne ſeroit-il point à craindre que l'eſprit de corps, de partialité ne s'emparât des autres collegues, & qu'ils ne fiſſent punir le Citoyen véridique, mais infortuné, qui auroit dénoncé le chef, juſtement ſuſpect ? Ne ſerviroit-on point alors de criminel refuge à un criminel puiſſant ? ou ne ſeroit-ce point pour découvrir des ennemis particuliers de l'ambition des chefs, qu'on propoſe des prix aux délateurs qui ont toujours été regardés comme des infames aux yeux des loix ?

Il eſt poſſible qu'en propoſant des prix aux délateurs dans des momens tumultueux, & dans des criſes violentes, l'on n'en eût point apperçu les funeſtes ſuites ; & que celui qui en a donné la premiere idée, n'eût conſulté qu'une politique louche, baſſe & mal adroite pour en impoſer ou ſe faire valoir, ne trouvant point d'autre reſſource pour faire régner la Municipalité de Paris, que de la porter à des coups d'autorité violents & arbitraires, en employant l'oppreſſion, l'eſpionage & la terreur.

La ſageſſe de l'Aſſemblée Nationale qui ſeule a le droit de faire des loix, délivrera certainement les François du moyen vil & flétriſſant de recourir à l'eſpionage dans

une vaste Monarchie peuplée de Citoyens vertueux, éclairés, actifs & vigilans.

CHAPITRE III.

Des Chefs des Municipalités.

Qui veut commander aux autres doit faire régner sur lui la raison & la justice, & sa premiere vertu est d'avoir le courage de supporter l'envie dont il ne peut éviter les traits.

Les Gouvernemens seroient heureux, disoit Platon, si les Philosophes étoient Administrateurs, ou si les modérateurs de la chose publique étoient Philosophes. Mais cet ancien entendoit par philosophes les vrais amateurs de la sagesse, absolument différens de ces pédans qui ne font consister la philosophie que dans la singularité des opinions & la subtilité de leurs sophismes.

Le véritable sage, c'est-à-dire le philosophe, est le Citoyen vertueux qui a commencé par obéir, avant de commander; qui a étudié la nature, le cœur de l'homme, les loix de son pays & les productions du sol.

Le véritable sage est le pere de famille qui a administré avec prudence ses affaires

domeſtiques, qui a entretenu l'abondance & prévenu la diſette par ſa prévoyance ; qui n'a calculé ſon bonheur que par celui de ſes amis, de ſes voiſins, des pauvres qu'il s'eſt efforcé de rendre heureux.

Voilà, en racourci, l'homme vraiment Citoyen, digne d'une plus grande adminiſtration, quand il a paſſé par tous ces dégrés de la vie humaine ; qu'il a pacifié les différens particuliers ; qu'il a concilié deux époux, ramené l'union, la concorde & la paix dans le canton qu'il habitoit.

Son ame, comme celle d'Ariſtodême, n'a jamais connu l'ambition, l'intrigue, la cabale. Le cliquetis des armes qui ſe fait entendre, loin de ſa réſidence, n'a jamais frappé ſes oreilles, ni excité ſa curioſité.

Faire le bonheur de ceux que la Providence a confiés à ſes ſoins, réparer les pertes & les déſaſtres occaſionnés par l'intempérie des ſaiſons, par l'inconſtance de la mer, afin que ſa nombreuſe famille ne s'en apperçoive pas, tel eſt le ſage Citoyen digne d'adminiſtrer.

Mais il ne faut pas croire qu'un jeune homme puiſſe atteindre ce dégré de perfection, quelque précoce qu'il ſoit.

Celui qui pouſſe des fleurs avant le

temps ne produit que des fruits imparfaits. Sage par accident, sa sagesse n'est point constante, n'est point assurée, n'a point de consistance : c'est un éclair rapide qui surprend, qui étonne plus qu'elle ne console, & qui disparoît aussi-tôt..

Le jeune homme précoce, qui a jetté son feu avant la saison, est déjà débile & caduc à la fin de son adolescence, & tel qu'on a vanté comme un prodige dans son enfance, n'est plus reconnoissable dans sa jeunesse ; c'est un stupide à 30 ans, parce qu'une application prématurée ayant ébranlé son tendre cerveau, n'a pas laissé aux organes le temps de se fortifier. Les fruits qui mûrissent trop tôt ne peuvent se conserver long-temps.

Les jeunes gens sont bons pour un coup de main, mais ils ne valent rien pour le conseil, car ils présument trop de leurs forces ; c'est l'effet du sang qui bouillonne dans leurs veines.

Aussi a-t-on remarqué au Concile de Trente que les anciens opinoient pour le mariage des Prêtres, parce qu'ils connoissoient toute la force des passions qui agitent le cœur des hommes ; mais les jeunes Ministres que l'ambition de se distinguer possédoit, ayant assoupi, pour quelques instans, les autres passions, s'op-

posèrent fortement au mariage des Prêtres ; parce qu'ils croyoient que l'ambition avoit amorti & éteint leurs autres passions, mais elles sont malheureusement revenues de ce sommeil létargique.

Qu'on admette donc pour Chefs & Conseillers des Municipalités & des Administrations, des vieillards respectables qu'on tirera au sort, à moins qu'on aime mieux les prendre alternativement sur un tableau qui en seroit fait, afin que l'ambition, l'intrigue & la cabale disparoissent.

Que le temps de leur administration soit court, afin que l'envie de dominer ne s'empare point de leurs esprits.

Qu'on n'inscrive sur le tableau que les vieillards dont la conduite actuelle, depuis quelques années, prouve qu'ayant renoncé aux passions, ils ne se sont appliqués qu'à faire le bonheur de leur famille.

Qu'on écarte ceux qui n'auroient d'autre titre que celui de *savant*; car il y a beaucoup de *savans* qui n'ont ni conduite, ni humanité, & les hommes sont bien plus intereſſés à la théorie des loix & d'un bon Gouvernement, qu'au cours des astres & à la théorie des cieux.

Mais si les doctes avoient donné autant de preuves de patriotisme, de civisme & d'humanité que M. Bailly, dans les diffé-

rentes carrieres qu'il a parcourues pour la félicité de ſes compatriotes & de ſes Concitoyens, préférez-les à d'autres, il y va de votre intérêt ; mais, il faut que la bonne conduite marche avant la ſcience. Un bon Laboureur, honnête homme, chargé d'une nombreuſe famille & d'une grande exploitation, connoîtra mieux l'article des ſubſiſtances & d'une adminiſtration économique, qu'un Régent de Collége qui ne connoît que ſes livres, & l'art de conduire deſpotiquement, la verge à la main, ſes éleves. On a toujours lieu de craindre que des gens de cette eſpece ne veuillent conduire les Citoyens deſpotiquement par la crainte, le mobile des eſclaves. L'on ſçait que Denis, Tyran de Syracuſe, ſe retira à Corinthe où il régenta les enfans ſur qui il exerçoit ſa tyrannie après avoir perdu ſon Royaume, parce que ne pouvant tyranniſer les hommes, il ne trouva pas de meilleur expédient que de tyranniſer les enfans ſous le titre de régent.
